

Zoom in

Number 162, January 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/50125ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1993). Review of [Zoom in]. *Séquences*, (162), 46–51.

Le Jardin d'Anna



Télédiffusion des téléfilms
aux *Beaux Dimanches* de
Radio-Canada:

LE JARDIN D'ANNA
24 janvier 1993

SHABBAT SHALOM
31 janvier 1993

UN MÊME SANG
7 février 1993

LE GRAND ZÈLE
14 février 1993

À l'intérieur du jardin familial, Anna dans sa onzième année de vie possède son petit coin de jardin privé. Elle n'y sèmera que des fleurs à l'image d'un avenir qui s'annonce florissant. En effet, Anna est une première de classe qui se montre douée pour le piano en plus d'être une sportive capable de devenir une championne en gymnastique. Elle a de qui tenir: Lou, sa mère, est une fonceuse. Papa Paul est prof de poésie. Ce qui ne dépare en rien notre gagnante de naissance qui semble pouvoir jouer sur plusieurs claviers. Et voilà qu'en pleine nuit, un jour sombre s'abat sur elle. Cette jeune fille d'une énergie capable de nourrir une petite centrale électrique se voit contrainte de baisser pavillon devant une maladie qui n'a pas appris à pardonner: la leucémie. Cette catastrophe sème la consternation dans la petite famille. Lou n'accepte pas. Paul semble donner dans le fatalisme et Francis, le petit frère, ne sait plus à quelle rumeur se vouer.

On a reproché à Alain Chartrand le manque de profondeur de ses personnages. Je ne partage pas du tout cette opinion. Le personnage de Lou est bien cerné. On nous donne juste assez d'informations pour nous permettre de deviner le reste. On sait que Lou a toujours pris grand soin de sa petite famille en plus de s'adonner à un travail de traduction pour un journal local. Elle croit

que pour apprivoiser certaines réussites, il faut y mettre le paquet. C'est forte de cette détermination qu'elle a contribué à développer les nombreux talents de sa fille. Face à la maladie, elle veut faire d'Anna la gagnante qu'elle a toujours été jusqu'à maintenant. Après une période de révolte devant l'injustice de la mort d'un enfant, elle concentre toutes ses énergies sur la guérison de sa fille, dût-elle, pour ce faire, remuer hôpital et maison. Elle ne recule même pas devant une engueulade quand Anna refuse de manger, alors qu'entre ponction et chimio s'installe le désenchantement de vivre.

Lou décide de retirer sa fille de l'hôpital. Les petites chicanes fraternelles recommencent. Le petit frère se montre jaloux de toute l'attention concentrée sur Anna. Lou en vient à prendre le monde entier pour un ennemi personnel. Devant la rechute d'Anna, Lou n'accepte pas la victoire de ce mal inhumain. Et c'est la déprime qui s'installe. Quand je vous disais que le personnage de Lou était bien étudié, n'avais-je pas un peu raison? Le personnage de Paul est plus effacé. Il sert de faire-valoir à Lou. Cependant, c'est quand même lui qui tiendra le haut du pavé lors de la dépression de son épouse. Il l'aidera à retrouver un équilibre qui la poussera à respecter le cheminement de sa fille.

Le Jardin d'Anna qui ose regarder en face le spectre de la mort n'est pas un film qui broie constamment du noir. Le film comprend des séquences plutôt courtes qui s'arrêtent juste à temps pour qu'on essuie une petite larme entre deux changements de plans. On sait qu'un tel sujet s'avère capable d'émouvoir une colonie de blocs erratiques. La souffrance d'un enfant nous apparaît toujours aussi injuste qu'émouvante. Pour déridier un saule pleureur, rien de mieux qu'un peu d'humour. Le film ne s'en prive pas. Non pas pour dorer la pilule, mais pour la mieux faire digérer. Il y a Francis qui, du haut de son enfance, invite ses parents à faire montre d'une grande compréhension envers Anna parce qu'elle traverse une grave crise d'adolescence. Pendant le jeu de l'élastique, il faut voir la mère sauter en se tenant les seins. On s'en tient les côtes pour n'en pas trop rire. Je retiens le jeu des brochettes durant la rémission d'Anna. Il y a le petit frère de sang qui devient le petit frère de moelle osseuse. Et il est difficile d'oublier le fameux lancer de la compote de pommes flambées du papa qui

s'amuse follement avec son fils.

Dans **Le Jardin d'Anna**, les acteurs affichent une prestation remarquable. Danielle Proulx dans le rôle de Lou donne à son personnage une énergie contagieuse avec un abattage remarquable. Roger Léger dans un rôle moins reluisant joue avec une belle retenue une sensibilité en plein désarroi et un déchirement rentré. La jeune Jessica Barker s'exprime sur la gamme de tous les sentiments avec une ferveur jamais démentie. Et le petit Vincent Bolduc, un vieux pro qui en est à son quatrième film de fiction, incarne le petit frère qui sait nous faire rire à cause de son nez qui fait ombrage et de ses mimiques irrésistibles. Dans toute cette entreprise, il y a tout ce qu'il faut pour rencontrer un large public. **Le Jardin d'Anna** peut faire pousser dans les coeurs la petite fleur qui donne le goût de vivre. Avec un parfum de tendresse à la boutonnière de l'espoir.

Janick Beaulieu

LE JARDIN D'ANNA —
Réalisation: Alain Chartrand —
Scénario: Diane Caillier d'après
Mona et Je t'aime la vie de
 Ginette Bureau — **Production:**
 Robert Ménard — **Images:**
 Michel Caron — **Montage:** Yves
 Chaput — **Musique:** François
 Dompierre — **Son:** Dominique
 Chartrand et Louis Dupire —
Décor: Denis Hamel —
Costumes: Louise Labrecque —
Interprétation: Jessica Barker
 (Anna), Danielle Proulx (Lou),
 Roger Léger (Paul), Vincent
 Bolduc (François), Marie-Claude
 Lefebvre (Julie), Steve Gendron
 (Éric), Carmen Ferlan (Céline),
 Jacques Girard (Marcel) —
Origine: Canada (Québec) —
 1992 — 78 minutes —
Distribution: Les T.V. Films
 Associés.

Le Grand Zèle

Roger Cantin a démontré son goût pour l'humour caricatural dans **L'assassin jouait du trombone**, une comédie fantaisiste dont le sujet se prêtait plutôt bien au genre burlesque. **Le Grand Zèle** méritait cependant un traitement plus adulte et subtil. Le film raconte les mésaventures de Rémi, un employé de bureau qui profite depuis quelques mois d'une promotion qui a fait de lui le chef de son service. Tous ses dossiers sont à jour et aucune bévue n'a entaché son travail jusqu'à maintenant. Ce n'est malheureusement pas suffisant pour son supérieur immédiat qui lui reproche de ne jamais travailler en dehors des heures de bureau. «C'est ça la nouvelle *game*, lui dit-il, comme le font les Japonais». Une fois rétrogradé, Rémi décide de jouer la *game* jusqu'au bout: il s'installe à demeure dans son bureau afin d'y travailler jour et nuit, sept jours par semaine. Son action a tôt fait de plonger tout le bureau dans un bordel absolu.

Le Grande Zèle est modelé sur un genre comique très familier à Hollywood, la «comédie de bureau» dans le genre **Nine to Five**, **Working Girl** et **The Secret of My Success**. La recette est quasiment toujours la même et cette nouvelle variation *made in Quebec* n'y apporte guère d'ingrédients nouveaux. Le héros est un perdant qui finit par triompher à force d'astuce et de persévérance; les cadres sont des crapules qui subissent à la fin la déconfiture qu'ils méritent; et les seconds rôles incarnent des stéréotypes ambulants (la psychologue nymphomane, la secrétaire hystérique, le collègue de bureau intrigant, le PDG intimidant et imbu de lui-même, etc.).



Le Grand Zèle n'est pas particulièrement hilarant, mais le film contient quelques idées satiriques savoureuses: l'employé qui se fabrique une tente en plastique autour de son bureau afin de fumer malgré l'interdiction; la secrétaire qui s'attaque à l'air vicié des bureaux en transformant son secteur en jungle tropicale, etc. L'ensemble possède un rythme endiablé qui ne laisse aucune place à l'ennui. Tout cela serait en fait fort satisfaisant si Cantin n'avait pas autant cherché à grossir

LE GRAND ZÈLE —
Réalisation: Roger Cantin —
Scénario: Claude Lalonde et
 Pierre Lamothe — **Production:**
 Claude Bonin — **Images:** Michel
 Caron — **Montage:** Yves
 Langlois — **Musique:** Milan
 Kymlicka — **Son:** Dominique
 Chartrand — **Décor:** Vianney
 Gauthier — **Costumes:** Francesca
 Chamberland — **Interprétation:**

Marc Labrèche (Rémi Tremblay), Raymond Cloutier (Georges Quintal), Gérard Poirier (Hubert Tanguay), Julie St-Pierre (Suzanne), France Castel (la psychologue), Michel Daigle (le syndicaliste), Claude Desparois (Ghyslaine), André Lacoste (Jean-Pierre) — **Origine:** Canada (Québec) — 1992 — 84 minutes — **Distribution:** Les T.V. Films Associés.

le trait comique. Le réalisateur permet aux acteurs de cabotiner inutilement, en particulier Raymond Cloutier dont le jeu n'est pas sans rappeler celui d'Herbert Lom dans la série des **Pink Panther**. Hormis Marc Labrèche, à la fois drôle et crédible, les interprètes en mettent des tonnes sans obtenir de véritables résultats comiques. Le budget étant limité, la mise en scène de Cantin doit se contenter le plus souvent de capter platement toute cette agitation des comédiens. C'est dommage, car le scénario du **Grand Zèle** aurait pu fournir la matière à une satire vraiment mordante. Cantin a plutôt décidé d'en faire une sorte de *cartoon* souvent enfantin où le sujet est ramené à

sa plus simple expression. On s'amuse un peu, certes, mais on oublie le film très vite. C'est-à-dire dès le mot fin.

Un dernier mot: Roger Cantin a inclus dans son film une référence malheureuse à son oeuvre précédente. Il y a une scène où on entend à la radio un annonceur parler de **L'assassin jouait du trombone** en signalant qu'il s'agit d'un film dont on a dit le plus grand bien. Voilà un joli manque de maturité et de modestie.

Martin Girard

Shabbat Shalom

SHABBAT SHALOM — **Réalisation:** Michel Brault — **Scénario et dialogues:** Gilles Desjardins — **Productrice:** Aimée Danis — **Images:** Sylvain Brault — **Montage:** Jacques Gagné — **Musique:** Martin Fournier — **Son:** Dominique Chartrand — **Interprètes:** Gilbert Sicotte (Jean-Marie Guérin), Robert Brouillette (Simon Guérin), Popeck (le grand-père Naddam), Françoise Robertson (Barbara Naddam), Michel Daigle (Philippe Brisebois), Marie Philippe (Louise Marier), Ari Snyder (le rabbin Silberman) — **Origine:** Canada (Québec) — 1992 — 85 minutes.

Le cinéma semble attiré par les Juifs hassidiques. On se rappelle le film de Garry Beitel **Bonjour! Shalom!** (1991) qui présentait la communauté hassidique d'Outremont au coeur des francophones. Le réalisateur s'efforçait de briser le mur qui séparait les deux communautés. Sydney Lumet avec **A Stranger Among Us** (1992) profitait d'un polar pour pénétrer une communauté hassidique et tenter un rapprochement entre un hassidique et une détective américaine. Voici que Michel Brault se tourne à son tour vers la communauté hassidique avec **Shabbat Shalom**.

Le film expose trois situations: les hassidiques et le projet de construction d'une synagogue, les relations entre le maire Jean-Marie Guérin et la bibliothécaire Louise Marier, et les amours de Simon Guérin et de Barbara Naddam. Les trois situations se croisent tout au long du film. Évidemment les francophones s'opposent à la construction d'une nouvelle synagogue. Néanmoins il

faudra le vote prépondérant du maire pour faire pencher la balance. Le fils Simon s'enamoure d'une compagne juive qui l'initiera aux us hassidiques. Enfin, le maire trouvera une âme soeur en la personne de Louise Marier.

Le fil conducteur du film, c'est le fils qui le tire. C'est grâce à son intervention à la séance du conseil si les hassidiques obtiennent de consacrer une maison au culte. Cette intervention va le rapprocher de son père avec qui il était distant depuis le suicide de sa mère. Enfin, il acceptera la relation de son père avec une nouvelle femme.

Les rencontres de Simon avec les hassidiques ont cherché à atténuer ce qui pouvait y avoir de raciste dans le refus du conseil de ville. De leur côté, les hassidiques ont fait preuve d'une soumission exemplaire. Mais leur intérêt pour le culte les pousse à chercher une autre solution qui sera résolue avantageusement. On peut reconnaître que c'est par un jeune garçon que la compréhension des deux groupes s'est effectuée. C'est prouver que la jeunesse peut elle-même contribuer au rapprochement des groupes.

Le film créé pour la télévision comporte peu de plans d'ensemble. Au contraire, nous sommes presque toujours devant de gros plans qui permettent de nous approcher des personnages. Il ne s'agit pas ici d'expression révélatrice, mais simplement d'un regard naturel sur des visages. D'ailleurs, les figures des hassidiques sont assez impressionnantes.

Dans le personnage du maire, Gilbert Sicotte se démarque des rôles qu'on lui connaît. Il s'affiche comme un homme public responsable portant la serviette avec gravité. Robert Brouillette semble tout à fait dans son rôle. Il incarne un collégien plein d'initiative et d'audace. Il ne connaît pas le sans-gêne et reste marqué par le décès de sa mère.



Le scénario de Gilles Desjardins est construit avec habileté. On s'étonne cependant que Louise Marier ne reconnaisse pas le maire quand il se présente à la bibliothèque. Et les rapports entre les deux s'établissent bien rapidement. Bref, le scénario semble compressé.

Un Mème Sang

«On a un problème avec les portes dans la famille, dit Pierre à Bertrand, son père, c'est toujours ben difficile de sortir.» La première porte à franchir, c'est celle de la naissance. Pierre n'a été désiré que par Judith, sa mère. Après sa naissance, Judith a mis son vaurien de mari à la porte. Durant l'enfance prolongée de Pierre, maman Judith a ouvert la porte au dialogue en qualité d'éducatrice très portée sur la compréhension dans son travail professionnel. Elle ne se rendait pas compte que ses monologues enfermaient son fils dans un mutisme qui étouffait en lui toute velléité créatrice. À vouloir trop couvrir, on peut étouffer comme le fait de trop pousser peut donner contre une porte fermée. Sur la portée musicale, on pourrait dire que cette femme de tête et de mots avait mûri l'assurance qu'une mélodie géniale sortirait de son rejeton comme pour venger la musiquette de son mari irresponsable.

Michel Langlois avec *Un Mème Sang* semble très bien connaître la posologie d'un téléfilm. Dès les premières images, le réalisateur se doit de capter toute l'attention du spectateur. Sans quoi, ce dernier ira *zapper* comme un chien mal élevé dans le canal du voisin. Le film commence par un coup de téléfilm. Judith engueule Pierre de la plus verte façon. Les reproches ne mâchent pas leurs tirades cruelles. Devant cette irruption volcanique, Pierre répond par un coup de couteau dans le ventre de sa mère. Il y a là matière à stopper une conversation à sens unique. Et Pierre de claquer la porte. Au lieu d'appeler immédiatement à l'aide, Judith s'affaire à effacer toute trace de l'attentat. Sa protection voudrait aller jusqu'à laver son fils de toute culpabilité. Mais un secret de cette envergure n'est pas facile à mettre sous scellés.

Quand j'ai regardé ce film une première fois sur mon magnéto, plusieurs petits détails m'ont fait tiquer. Je me suis dit que maman Edith avait attendu un peu trop longtemps avant d'ameuter flics et ambulanciers. Après tout, ici, nous ne sommes pas à l'opéra. Une bande sonore pas trop envahissante semblait jouer le rôle des applaudisseurs à gages face à des effets fort appuyés. Je me suis suggéré qu'un peu de retenue n'aurait pas défiguré le propos. Lors d'un second regard, je me suis rendu compte que j'avais affaire à une tragédie d'inspiration antique. Le fameux couteau planait comme une épée de Damoclès sur cette sombre entreprise. Dans le contexte d'une tragédie, les gros traits ne s'habillent

Que reste-t-il de ce film? Une reconnaissance des libertés d'autrui et aussi l'engagement d'un jeune homme à déjouer tout racisme détestable. C'est à retenir.

Léo Bonneville

pas de nuances. Et tout ce qui m'avait un peu agacé prenait l'allure d'une présence très motivée. D'ailleurs, Andrée Lachapelle y va de tous ses dons de tragédienne. Avec tout le talent qu'on lui connaît. Et son talent est grand.

Le traitement tragique d'*Un Mème Sang* ne risque-t-il pas d'épouser la grandiloquence d'un téléthéâtre? Non. Le tout fait très cinéma. Après la séquence du couteau, le montage parallèle aide à soutenir l'intérêt à l'instar d'un suspense. Des raccords elliptiques donnent un montage

UN MÈME SANG —
Réalisation: Michel Langlois —
Scénario: Michel Langlois —
Production: Louise Gendron et Philippe Dussault — **Images:** Éric Cayla — **Montage:** Hélène Girard — **Musique:** Alain Bellaïche — **Son:** Marie-Claude Gagné, Raymond Vermette, John Stafford et Michel Charron — **Décor:** François Laplante — **Costumes:** Michèle Hamel — **Interprétation:** Andrée



nerveux qui rend bien la fébrilité d'une enquête policière. Et je retiens cette trop courte séquence où un éclairage judicieux vient donner un relief fantastique aux personnages faits avec des papiers de cigarettes. Séquence d'une beauté aussi impressionnante que fugace. Dans son premier film de long métrage, Michel Langlois faisait une allusion évangélique en titrant son film: «... Comme un voleur». Ici, *Un Mème Sang* contient des accents bibliques dans cette recherche incessante d'une vérité qui libère. Michel Langlois n'a pas fini de nous étonner.

Janick Beaulieu

Lachapelle (Judith), Mario St-Amant (Pierre), Jean-René Ouellet (Bertrand), Fabien Dupuis (Patrick), Geneviève Angers (Évelyne), Guy Mignault (l'inspecteur Beaugrand), Roger Léger (l'inspecteur Dostie), Germaine Dugas (la voisine) — **Origine:** Canada (Québec) — 1992 — 77 minutes — **Distribution:** Les T.V. Films Associés.

L'HOMME DE MA VIE —

Réalisation: Jean-Charles Tacchella — **Scénario:** Jean-Charles Tacchella — **Production:** Gabriel Boustani — **Images:** Dominique LeRigoleur — **Musique:** Raymond Alessandrini — **Son:** Henri Blondeau — **Décors:** Serge Douy — **Costumes:** Sylvie de Ségonzac — **Interprétation:** Maria de Medeiros (Aimée), Thierry Fortineau (Maurice), Jean-Pierre Bacri (Malcolm), Anne Létourneau (Catherine), Ginette Garcin (Arlette) — **Origine:** France/Canada — 1992 — 103 minutes — **Distribution:** Aska Film.

L'Homme de ma vie

Elle est jeune, elle a un charmant minois un peu lunaire et des yeux gourmands. Elle s'appelle Aimée et s'impatiente de ne pas l'être vraiment. Si Marilyn Monroe voulait savoir *comment épouser un millionnaire*, Aimée se contenterait volontiers d'un homme suffisamment riche pour la mettre à l'abri des besoins matériels. Car Aimée se lasse de chercher du travail, elle désire confort et sécurité. Pour ce faire, il lui devient impérieux de se trouver un mari. Avant Noël, si possible.

Le premier en liste est Maurice, un libraire cultivé mais misanthrope, au demeurant fort sympathique. Son cynisme tranquille et l'aimable légèreté de la jeune femme (dont le petit numéro chorégraphique rappelle

celui d'Anna Karina dans *Une femme est une femme*) se complètent parfaitement.

Bref, ces deux-là sont faits pour s'entendre. Hélas! notre homme est sur la paille, au point qu'il doit fermer boutique. Aimée épouserait bien Maurice, mais pas sa déplorable situation économique. Elle se tourne donc vers un chroniqueur gastronomique, plein aux as. Mauvais calcul: dès le jour des noces, le nouveau marié révèle son sale caractère qui en indispose plus d'un. De son côté, Maurice séduit la richissime Catherine, prête à le sortir de l'impasse financière, mais dont les caprices finiront par le faire fuir.

Alors, devinez quoi? Nos deux tourtereaux feront fi de leurs aspirations platement matérialistes et se retrouveront pour le meilleur et pour le pire. Quant à nous, spectateurs, c'est pour le meilleur que nous retrouvons le Tacchella des beaux jours, celui de *Cousin, cousine* et du *Voyage en grande Tartarie*, un Tacchella très à l'aise dans la comédie de moeurs typiquement française et bien branchée sur l'époque contemporaine. Le discours sur la création que le metteur en scène tenait dans ses trois oeuvres précédentes — *Escalier C*, *Travelling avant* et *Les Dames galantes* — péchait peut-être par un trop fort parti pris d'introspection. Ici, Tacchella garde ses distances et se contente de laisser aller ses personnages aux prises avec leurs contradictions, particulièrement Aimée, d'une touchante naïveté.

Le résultat est un petit film délicieux, sans prétention, mais tout de même finement moral, dont on retiendra surtout la leçon énoncée par Maurice, ce faux marginal: «Il faut vivre comme tout le monde, dit-il, car c'est le seul moyen d'être différent des autres.»

Denis Desjardins

**Blast 'Em**

BLAST'EM — Réalisation: Joseph Blasioli — **Scénario:** Joseph Blasioli — **Production:** Anders Palm — **Images:** Robert Garrand — **Montage:** Joseph Blasioli et Egidio Coccimiglio — **Son:** Antonio Arroyo, Ivan et Marty Casparian — **Avec:** Victor Malafronte, Nick Elgar, Rick Maiman, Gerardo Somosa, Steve Sands, Albert Ferreira, Eugene Upshaw, Virginia Lohle, David Whitehead, Sally Kirkland, Ron Gallela — **Origine:** Canada — 1992 — 100 minutes — **Distribution:** Ciné-Rialto.

Ce documentaire réalisé à l'emporte-pièce veut lever le voile sur les activités illicites des *paparazzi*, ces photographes qui se spécialisent dans la prise de clichés pour rubriques mondaines et journaux à sensations. Loin de filmer leurs sujets à distance comme on le ferait au télémagazine *60 Minutes* ou à l'émission *Le Point*, les deux cinéastes Joseph Blasioli et Edigio Coccimiglio plongent dans le feu de l'action. Leur caméra ne fait pas qu'observer, elle *participe* aux aventures des *paparazzi*, en particulier celles de Victor Malafronte, photographe à la pige. Blasioli emboîte le pas au jeune homme, court avec lui dans la rue, s'insinue illégalement dans certains hôtels, espionne Michael J. Fox devant sa résidence, bref devient aussi casse-cou et irrévérencieux que son sujet. Bien sûr, cela rend la forme du film dynamique — et

divertira plusieurs spectateurs — mais cette façon de procéder soulève aussi un problème d'éthique. En ne gardant pas leurs distances, les auteurs de *Blast'Em* s'abaissent au même niveau que Malafronte. Après un moment, on se demande même si Blasioli et Coccimiglio ont à coeur de dénoncer les agissements de leur protagoniste principal tellement leur film fait preuve de paresse intellectuelle et discursive. Ainsi, ils ne confrontent Malafronte qu'à deux reprises. La première fois, ce dernier se déculpabilise en disant qu'il ne ressent aucune sympathie pour les millionnaires; la deuxième fois, il hausse les épaules et refuse d'analyser son comportement. Les auteurs de *Blast'Em* auraient dû le faire pour lui.

Johanne Larue

Francoeur: Exit pour nomades

Sans le vouloir, le documentaire qu'à réalisé Pierre Bastien montre à quel point l'oeuvre de Lucien Francoeur a peu évolué depuis l'époque du groupe *Aut'chose*. Pris hors du temps, le film constitue un bon compendium des thèmes inhérents au discours du poète rocker. Influencé par Rimbaud et Jim Morrison, qui l'ont inspiré à la rébellion, Francoeur s'est constitué un imaginaire poétique néo-romantique ayant pour domaine la nuit urbaine et l'américanité de l'âme québécoise. C'est ce qui ressort des textes de Francoeur et c'est ce qu'illustrent les scènes de concerts, les extraits de reportages et d'entrevues ainsi que les séquences purement fictives, tournées en studio et dans l'Ouest américain. Cependant, et c'est là un problème important,

on ne sent jamais le point de vue du réalisateur. Bastien laisse Francoeur envahir toutes les strates de son film, faisant du documentaire un autoportrait complaisant et nombriliste.

Sans perspective historique, artistique ou critique, **Exit pour nomades** cesse d'appartenir à Pierre Bastien pour devenir la seule propriété de Francoeur. Dommage puisque le jeune cinéaste fait tout de même preuve de talent dans l'imagination de sa mise en images. Il réussit même à transcender la minceur de son budget grâce à l'ingéniosité de certains cadrages. Bastien a l'oeil; il ne lui manque que des opinions.

Johanne Larue

FRANCOEUR: EXIT POUR NOMADES — **Réalisation:** Pierre Bastien — **Scénario:** Pierre Bastien — **Production:** Richard Elson — **Images:** Bruno Philip — **Montage:** Alain Belhumeur — **Musique:** Yves Chamberland et Lucien Francoeur — **Son:** Glenn Hodgins et Olivier Léger — **Avec:** Lucien Francoeur, Jerry Snell, Vic Vogel et David Hince — **Origine:** Canada (Québec) — 1992 — 75 minutes — **Distribution:** Cinéma Libre.

